

A. HANS.

Une bonne œuvre

et autres Contes



L. OPDEBEEK, EDITEUR, ANVERS

1919 —

Une bonne œuvre et autres Contes

par A. HANS



IMPRIMERIE NATIONALE
L. OPDEBEEK
Rue St-Willebroed, 57
===== ANVERS =====

Une bonne œuvre.

Louise, une petite fille âgée de neuf ans, allait à l'école. C'était en hiver et il faisait très froid. Mais Louise n'en souffrait guère. Sa robe et son manteau étaient bien chauds. Un manchon réchauffait ses petites mains, tandis que la neige qui couvrait le sol ne pouvait pénétrer ses bottines.

Maman avait fait en sorte que la petite fille n'eut pas froid.



Non loin de l'école, Louise rencontra une petite élève de sa classe, Gabrielle. La petite Gabrielle pleurait. De grosses larmes mouillaient ses joues.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda Louise.

Gabrielle ne répondit pas, tout en continuant de sangloter.

— De méchants vauriens l'auraient-ils jeté des boules de neige ?

— Non...

— Que s'est-il donc passé ? Va, raconte le moi, reprit Louise.

— J'ai... faim... et... froid... balbutia la pauvre petite. Du revers de sa main, elle s'essuya le visage mouillé de larmes.

La pauvre petite ! Comme sa robe était mince ! Le vent devait la percer. Gabrielle tremblait de tous ses membres.

— N'as-tu donc pas mangé ce midi ? demanda encore Louise.

— Non... maman est malade... elle ne sait pas travailler...

Le père de Gabrielle était mort. Louise le savait.

— Viens, dit-elle, mettons-nous ici, à l'aise. Tu peux manger ma tartine. Personne ne le verra.

La pauvre enfant suivit Louise, qui prit, dans le petit panier qu'elle avait au bras, une grosse tartine bien beurrée qu'elle donna à sa protégée.

Celle-ci la dévora à belles dents. Elle devait avoir grand-faim, cela se voyait.

Au bout de quelques instants, le pain avait disparu.

— Allons à l'école, à présent, dit Louise. Il y fait chaud.

La classe commençait à deux heures. Louise se montrait distraite. La pensée de la pauvre Gabrielle ne la quittait pas.

— Louise ! Faites donc attention ! Suivez donc dans votre livre ! dit l'institutrice.

La petite rougit et, toute confuse, baissa les yeux. Mais, un peu plus tard, elle regarda encore du côté de Gabrielle.

— Louise ! fit encore l'institutrice. Voilà la seconde fois. Que se passe-t-il donc ? Sinon, vous êtes toujours appliquée.

Quelques instants après, ce fut au tour de Louise à lire à haute voix.

Elle ne savait où l'on en était.

— Je le regrette, dit l'institutrice, mais vous resterez à l'école, après quatre heures.

La fillette eut peine à retenir ses larmes.

A quatre heures, l'école finissait. Tous les enfants rentrèrent chez eux. Seule, Louise dut rester dans la classe.

Tout à coup, elle éclata en sanglots.

— Dites-moi donc comment il se fait que vous avez été si inattentive, cet après-midi, demanda l'institutrice.

— Je songeais à... Gabrielle... elle est... si pauvre... Elle... n'avait... rien mangé... à midi... Je lui ai donné... ma tartine... Je voulais... demander... à... maman... de... pouvoir... porter... quelque... chose... à... Gabrielle...

Voilà ce qui répondit Louise, en sanglotant.

— Cessez de pleurer, ma chère enfant. Nous parlons à deux. J'ignorais tout cela. Vous êtes une bonne petite fille, dit l'institutrice en lui donnant la main.

Notre amie ne devait donc rester davantage en classe. Elle se hâta de rentrer chez elle.

Elle avait couru si fort que ses joues étaient toutes rouges lorsqu'elle se présenta devant maman.

— Mais, mon enfant, comme tu as couru ! s'écria celle-ci. L'on ne t'a pas poursuivie, j'imagine ?

— Maman, il faut que je te raconte quelque chose.

— Ah ! Tu as des nouvelles à me dire ? Quelque fête se prépare-t-elle ? Allons, dis-moi ce que tu as sur le cœur !

— Maman, dans ma classe se trouve une élève bien pauvre !

Et la petite raconta tout ce qui s'était passé.

La mère, émue, embrassa son enfant.

— Comme je suis heureuse de voir que tu as le cœur compatissant. Mais oui, nous allons rendre visite à la mère de cette pauvre petite.

Ce fut au tour de Louise d'embrasser sa maman. Elle s'écria toute joyeuse :

— Je savais bien que ma petite maman aiderait Gabrielle.

— Mais oui, mon enfant. C'est notre devoir de venir en aide aux pauvres gens. Nous allons goûter d'abord.

A cinq heures moins le quart, la mère et la fillette étaient prêtes à sortir.

— Sais-tu où demeure Gabrielle ? demanda la mère.

— Oui, maman, rue de la Digue, dans une toute petite maison.

— La rue de la Digue n'est pas très éloignée. Allons-y !

Dans la rue, les gamins s'amusaient dans la neige. Certains d'entre eux jouaient avec un traineau, d'autres

avaient fait un bonhomme de neige, lui avaient mis un vieux chapeau sur la tête et piqué une pipe cassée en bouche.

— Ils ne se plaignent pas du froid, ces garnements ! dit la mère.

Bientôt l'on arriva rue de la Digue.

— C'est là ! dit Louise, désignant une maisonnette. La mère frappa à la porte.

Gabrielle vint ouvrir. Comme la petite sourit en voyant son amie !

— Entrez, je vous prie, dit-elle.

La mère sentit ses yeux s'humecter.

Sur un lit, se trouvait étendue une femme, amaigrie et bien pâle. Elle était très malade. Deux petits enfants se trouvaient assis côte à côte sur un petit banc. Ils soufflaient dans leurs mains pour se réchauffer un peu. Leurs petits nez étaient rouges de froid.

— Ma bonne femme, je viens vous rendre visite ! dit la mère de Louise.

— C'est bien à vous, répondit la malade.

— Ma petite m'a raconté que vous êtes bien pauvres...

— Oh ! ma chère dame, il m'est impossible de travailler et de gagner un centime. Je souffre tant à la pensée de mes pauvres petits. Je n'ai pas l'argent nécessaire pour acheter du pain, du charbon et des vêtements. Voilà un an que mon mari est mort. J'allais faire des journées et je lavais et repassais le linge. Mais il m'est impossible de me lever, quoique je ne demanderais pas mieux.

— Non, non ! Il faut rester couchée... Vous m'avez l'air très malade... Vous pourriez mourir si vous vous leviez ! Et vos pauvres petits n'auraient plus même

de mère... Je m'en vais, mais d'ici une demi-heure, vous serez déjà secourue.

La malade prit la main de la mère de Louise et y posa les lèvres.

— Comme vous êtes bonne et charitable, madame! Je vous remercie du fond du cœur.

— Inutile! Viens, Louise, nous repartons! A bientôt!

La mère et la fille se trouvaient dans la rue. Ils y virent deux gamins poussant un grand traîneau :

— Mes amis, voulez-vous me rendre service? demanda la mère.

— Oui, Madame, fut la réponse.

— Suivez-moi, en ce cas.

— Voulons-nous rentrer d'abord le traîneau?

— Mais non! Il faudra vous en servir, au contraire.

— S'il en est ainsi, il sera du voyage!

L'on arriva bientôt à la maison.

— Attendez-moi ici, dit la mère, je serai revenue dans quelques minutes.

En effet, la mère et Louise sortirent bientôt.

La mère portait deux grands paquets, et la petite fille un panier.

— Voilà ce qu'il faudra mettre dans le traîneau, dit la mère.

— Ah! Ah! Nous voilà devenus charretiers! s'écrièrent les deux gamins en riant.

— Il y a encore autre chose, dit la mère.

— Allez-y, madame, notre traîneau est solide comme pas un!

— Il peut supporter un poids d'au delà de mille kilogrammes, renchérit son compagnon.

La mère rentra, pour revenir aussitôt avec une grande boîte.

— Allons, en route! C'est rue de la Digue que nous allons!

Les deux gamins voulurent se mettre à courir, tout en poussant leur traîneau.

— Non, non! Pas si vite que cela, dit madame. Nous ne pourrions vous suivre.

Les garnements ralentirent leur allure.

Pour la seconde fois, la mère et Louise entrèrent dans la maisonnette.

— Nous voilà de nouveau, fit la première à la malade. Allons, mes amis, amenez ici votre fardeau.

Les gamins traînèrent dans la chambre les paquets, le panier et la boîte. Madame leur donna à chacun une pièce de dix centimes et dit encore :

— Voilà pour vous. Mais il faudra encore porter ce billet au marchand de charbons du coin!

— Parfaitement, madame, merci! s'écrièrent les deux gamins, qui partirent avec leur traîneau.

Ils allèrent d'abord porter le billet à son adresse, puis ils se mirent à glisser sur la neige.

— Deux sous dans ma tirelire! dit l'un d'eux. J'aurai bientôt suffisamment d'argent pour acheter une boîte à couleurs.

— Bravo! s'écria le second. Je vais m'acheter un cahier et un crayon, pour dessiner, le soir!

La mère de Louise ouvrit les paquets.

Curieux, les pauvres petits se pressaient autour d'elle.

Et leur admiration en voyant tout ce qui fut déballé : Trois couvertures bien chaudes, de chauds vêtements, du pain, du café, du sucre, et bien d'autres choses encore.

Cinq minutes après, l'on frappa à la porte.

C'était un homme portant un sac de charbons.

— Mettez-le dans ce coin, dit la mère de Louise, voilà l'argent.

Et bientôt le poêle se mit à ronfler galement.

Les petits allèrent se mettre sur le sol, pour bien jouir de la bonne chaleur.

La bonne dame coupa des tartines.

— Allons, mes petits, venez manger. Cela vous goûtera!

Et quel appétit les petits affamés montrèrent! Bientôt la grande pile de tartines fut dévorée.

L'on frappa encore.

Gabrielle ouvrit.

C'était l'institutrice qui entrait. Comme Louise lui avait raconté l'état des choses dans ce malheureux ménage, elle voulait venir également en aide.

La mère de Louise et l'institutrice s'entretenirent à voix basse.

— Nous partons, à présent, dit la première à la malade. Mais nous continuerons de vous soigner. Restez tranquillement couchée. Je vous enverrai le médecin.

La malade remercia les larmes aux yeux.

Une heure après, un médecin vint en effet.

Il fit venir des médicaments.

La mère de Louise et l'institutrice parlèrent à plusieurs personnes riches de la malheureuse femme. Ces personnes compatissantes firent en sortes que la gêne disparut de la petite maison de la rue de la Digue.

Heureusement, la malade se rétablit rapidement.

Elle pouvait se remettre au travail, à présent.

— Vous viendrez en journées chez nous, promit la mère de Louise.

Et Louise? Comme elle se sentait heureuse! Car sachez mes enfants, que l'on se sent heureux quand on a fait le bien.



Une Lettre.

Albert savait déjà lire couramment. Il hésitait bien un peu lorsqu'il rencontrait un mot difficile, mais ça finissait par aller quand même.

— Fais ton possible, mon brave, lui avait dit le maître. Et tu sauras bientôt lire sans devoir épeler un seul mot.

Albert habitait au bord de la mer. Il y avait là de grands et de petits vaisseaux. Le garçon aimait à les regarder : cela ne l'ennuyait jamais. Et quand on lui demandait : que deviendras-tu plus tard ? il répondait : « marin ! »

Un jour qu'il sortait de l'école, il s'était approché du quai, pour assister au départ d'un navire.

— Voilà un grand bateau, pensait-il. Où irait-il bien ? sans doute en Amérique. Comme il est beau ! Il a deux cheminées. Si je pouvais faire ce voyage !

— Sais-tu lire, petit ?

Albert se retourna. Un vieillard lui avait posé cette question.

— Je sais lire, répondit-il.

— En ce cas, tu es plus savant que moi, reprit le vieillard. Voudrais-tu me lire cette lettre ? C'est mon fils qui l'a écrite ; je reconnais son écriture, mais je n'ai jamais appris à lire.

— Donnez-moi la lettre, dit Albert.

— Vas-y. Je suis curieux de savoir ce qu'il a à m'écrire.

Albert entama sa lecture :

Cher Père,

Mon navire est à Brême. Nous venons d'Amérique.

Je suis bien portant et espère la même chose de vous. Nous avons eu une mauvaise traversée, mais nous n'y songeons déjà plus.

Je serai bien heureux de vous voir. J'ai beaucoup de choses à vous raconter, nous serons à Anvers lundi ou mardi. J'ai épargné ma solde pour vous.

Voilà six mois que je suis en mer. Encore quelques jours de patience, et nous nous reverrons. Mon navire restera quelque temps à Anvers.

Bonjour, mon cher père.

*Votre fils affectionné,
Henri.*

Albert ne lut cela pas cela aussi vite qu'une page imprimée ; d'ailleurs la lettre n'était pas très bien écrite. Les marins savent mieux se servir du gouvernail que de la plume. Mais le vieillard avait tout compris.

— C'est bien lu, mon petit, dit-il d'un air satisfait. Mon Henri revient. Voilà une bonne nouvelle. Il est à Brême maintenant.

— Est-ce loin d'ici ? demanda Albert.

— Ce n'est pas précisément au bout du quai. Mais pour un marin, ce n'est pas bien loin. Je te remercie beaucoup, mon petit ami. Tiens, je vais te donner une récompense.

— Non, non, répliqua Albert. Puis-je vous demander autre chose ?

— Mais oui, mon petit savant. Que veux-tu ?

— Je suis sûr que votre fils sait bien raconter ?

— Henri ! Je te crois ! on passerait toute la nuit à l'entendre.

— Voudriez-vous me permettre de venir écouter un peu ?

— Ah ! c'est ça que tu veux ? Mais oui, j'habite au quai, au n° 10. Viens voir lundi soir si mon fils y est déjà.

Albert ne se tenait pas de joie.

Le lundi soir, il était exact au rendez-vous. Ses parents lui avaient donné la permission.

Henri était là. Un solide marin, je vous en réponds.

Et comme il savait parler de ses voyages !

Chaque soir, Albert allait l'écouter. Henri parlait de ses expéditions, des pays qu'il avait visités, des animaux étranges qu'il y avait vus, des fruits qui y croissaient, des orages qu'il avait rencontrés.

Le départ du marin rendit Albert tout triste.

Il regarda s'éloigner le bateau en agitant sa casquette en signe d'adieu.

Puis il rentra avec le vieillard.

— Si vous voulez écrire une lettre à Henri, dit Albert, vous n'avez qu'à me faire venir.

— Serais-tu capable de faire cela ?

— Je le suppose. D'ailleurs je vais apprendre de mon mieux en classe, maintenant surtout.

— C'est entendu, mon brave !

Et Albert tint parole.

Bientôt il sut écrire une longue lettre au marin, dans laquelle il lui racontait toutes les nouvelles concernant son père.

Et plus tard, Albert devint lui-même un marin, un bon et solide marin, en tous points pareil à son ami Henri.



L'école buissonnière.

— Où vas-tu ? demanda Jules à Henri.

— A l'école. C'est l'heure. Accompagne-moi.

— Je n'ai pas envie d'aller en classe, répondit Jules. Je vais faire l'école buissonnière. Allons à la campagne.

— Je n'ose pas. Si père le savait !

— Ton père ne le saura pas. Nous rentrerons à quatre heures. Viens, nous aurons bien du plaisir.

— Allons ! conclut Henri.

Et les deux méchants garnements allèrent à la campagne, au lieu d'aller en classe.

— Il fait chaud, dit Henri.

— Allons nager, proposa Jules.

— Où ça ?

— Près d'ici je sais un ruisseau, répondit Jules.

— Est-il profond ?

— Non, l'eau ne vient qu'aux genoux. Nous y sommes en quelques minutes.

Tandis que leurs camarades étaient à l'école, les deux gamins jouaient dans le ruisseau. D'abord l'eau leur parut fraîche.

— Hu ! fit Jules.

— Brr ! fit Henri.

Mais bientôt ils s'habituaient à l'eau.

Les gamins ne savaient nager ni l'un ni l'autre. Le ruisseau n'était pas profond. Ils s'y étendaient à plat ventre, en élevant la tête au-dessus de la surface de l'eau.

Quand ils se relevèrent, ils étaient couverts de boue.

— Nous allons nous laver maintenant, dit Jules, en donnant l'exemple.

Henri l'imita.

Ils se rhabillèrent ensuite, en se demandant ce qu'ils allaient faire.

— Montons sur cet arbre, proposa Henri.

Mais un paysan les avait aperçus. Il les chassa, en criant :

— Ne revenez plus ici, ou je vous prends au collet et je vous conduits auprès du garde champêtre !

Les gamins jouèrent jusqu'à trois heures et demie. Puis ils retournèrent en ville.

Jules rentra chez lui à quatre heures et cinq minutes.

Sa mère crut qu'il revenait de l'école. Le garnement n'était pas très rassuré. Si sa mère soupçonnait la chose ! Et son père donc !

Il joua, comme d'habitude, jusqu'à sept heures. C'était l'heure où sa mère le couchait.

Quand sa mère, après l'avoir déshabillé, voulut lui souhaiter la bonne nuit, elle s'aperçut qu'il avait sa chemise à l'envers.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lui demanda-t-elle. Ta chemise est à l'envers ?

Jules était pris. Tout allait être su.

— Qu'as-tu donc fait ? demanda la mère.

Le garnement n'osait ouvrir la bouche.

— Eh bien ? répéta la mère. Vas-tu m'expliquer ce que cela signifie ? Ah ! Ah ! Je le devine déjà ! Tu es allé nager !

— Oui... mère... oui... bégaya le petit garçon.

— Quand ?

— Cet après-midi...

— Tu n'es donc pas allé à l'école ? Tu as fait l'école buissonnière ?

— Oui... mère... mais... je ne le ferai plus...

— Ne te couche pas, méchant garçon ! Attends que père soit rentré.

Jules se sentait le cœur serré.

Bientôt père rentra. Il tenait une carte jaune à la main.

— Voici ce que le facteur m'a remis, dit-il. Jules, approche toi.

Jules obéit, la tête baissée.

— Ecoute, Jules. Je vais te lire ce qui se trouve sur cette carte. Elle vient de l'école : *Monsieur, votre fils a été absent cet après-midi.* Tu as compris ? Eh bien ?

— J'ai fait l'école buissonnière.

— Ah, ah !

— Raconte tout, dit la mère.

— J'ai nagé.

— De mieux en mieux, dit le père. Il prit le méchant garçon sur les genoux et lui donna quelques claques bien appliquées. Jules alla se coucher en pleurant.

Le lendemain matin, sa mère lui dit :

— Jules, donne-moi la main. Je vais te conduire à l'école. Car nous n'avons plus confiance en toi. Emporte la carte. Père y a mis la réponse.

Et comme un petit bambin, Jules fut mené à l'école. Il donna la carte à l'instituteur.

— Ah ! dit celui-ci. Vous avez fait l'école buissonnière ? A onze heures, vous ne quitterez pas la classe.

Et tandis que ses camarades rentraient chez eux, Jules resta en classe, à écrire ses tables de multiplication sur son ardoise.

Tous les jours, sa mère le mena à l'école. Les autres écoliers se moquaient de lui.

Cela ennuyait Jules. Un soir, il dit :

— Père, mère, permettez-moi d'aller seul à l'école. Je ne ferai plus l'école buissonnière.

— Nous essayerons, mais sache que la première fois que tu ne seras pas en classe à l'heure, nous recommencerons. Et tu n'iras plus te baigner. Plus tard, je t'apprendrai moi-même à nager, dit le père.

— Songe que tu pourrais te noyer ! Quel chagrin pour nous ? Jules, seras-tu désormais obéissant ?

L'enfant promit.

Il ne fit plus jamais l'école buissonnière.

Henri, dont le père avait également reçu une carte d'absence et qui avait été sévèrement puni, prit aussi la résolution d'être plus sage à l'avenir.

